

Préface

Il manque aux fidèles de nos églises françaises un de ces livres populaires d'édification auxquels on revient toujours après la Parole de Dieu, et que l'on trouve également dans les salons et les chaumières, tels que le *Vrai Christianisme* de Arndt en Allemagne, et en Angleterre, le *Commentaire pratique* de Leighton sur la 1^{re} épître de saint Pierre, ou les ouvrages de Owen sur le *Péché intérieur* et sur la *Spiritualité*.

Nous avons appris avec joie qu'une traduction de Arndt se prépare. Quant à Leighton, voici le jugement qu'en porte l'un des hommes les plus avancés dans les voies de la vie chrétienne, l'un de nos écrivains religieux dont les ouvrages offrent à l'édification la nourriture la plus solide et la plus pure, M. A. Rochat :

« Il est un nombre d'excellents ouvrages qu'il serait utile de faire passer de la langue anglaise dans la nôtre. Il en est un entre autres que depuis longtemps je désirerais voir placé dans la bibliothèque des chrétiens qui parlent la langue française. C'est le commentaire de l'évêque Leighton sur la première épître de saint



Pierre. Je ne connais pas de livre qui, à une grande fermeté dans l'enseignement des saines doctrines, joigne plus d'instructions pratiques, plus d'onction et plus de vraie spiritualité que celui-là. Je ne sais quel chrétien éminent disait qu'il ne pouvait jamais en lire une page ou deux, sans sentir son âme plus élevée vers les choses d'en haut^a. Chaque passage subit sous la main de Leighton une analyse détaillée, mais non pas une analyse sèche et sans vie. Leighton n'opère pas sur un passage comme l'anatomiste qui dissèque, mais comme l'abeille qui pompe tout le miel que renferme le calice de la fleur. Chaque passage est pour lui une petite cassolette d'encens qu'il place sur le feu pour lui faire exhiler tout son parfum.

J'aurais moi-même essayé de traduire cet ouvrage, si mon temps et mes forces me l'eussent permis. Mais c'est un travail de trop longue haleine pour moi, car il n'y a pas moins de deux volumes in-octavo. . . Si cette œuvre doit contribuer au bien des élus de Dieu et à la gloire du Seigneur, elle se fera sûrement, car

a. Ce chrétien éminent, dont le nom échappe à M. Rochat, est le savant docteur Henry Miles, l'ami du célèbre Doddridge, auteur des *Commencements et progrès de la vraie piété*. C'est ce dernier qui cite le mot de son ami, dans une Préface placée en tête d'une édition des œuvres de Leighton, préparée et publiée par lui. Il appelle Leighton *un homme merveilleux* (a wonderful man), et dit du livre que nous publions : « En vérité, il me serait difficile de dire où (excepté dans les Saintes-Ecritures) j'ai jamais trouvé des leçons aussi émouvantes de simplicité et d'humilité, de candeur et de bienveillance, de la plus haute piété sans aucune ombre de fanatisme, de renoncement à tous les intérêts de la terre sans la moindre trace de ressentiment atrabilaire. — Ces œuvres de Leighton, revues par Doddridge, et en particulier le *Commentaire*, ont été très souvent réimprimées en Angleterre.

◇ toutes les difficultés sont pour Lui une plaine. . . ^a

Je regarde comme un bonheur pour cette publication, qu'elle remplisse le vœu d'un serviteur de Dieu aussi éminent que M. A. Rochat. Je suis heureux aussi que ce témoignage, rendu au livre que nous offrons au public religieux, me fournisse l'occasion de m'expliquer sur les caractères de cet ouvrage, tout en disant mon opinion sur des écrits d'un tout autre genre, dans lesquels bien des chrétiens vont puiser des enseignements et des directions pour le développement de leur vie intérieure.

J'emploie à dessein ce mot *vie intérieure*, qui, de nos jours, semble ne plus appartenir qu'au style de quelques écrivains mystiques d'une autre église. Il faut le retenir, ce mot, il faut travailler à répondre aux grandes réalités, aux profonds besoins qu'il exprime, tout en offrant à l'homme spirituel une nourriture saine, puisée aux sources pures de la Parole de Dieu.

C'est parce qu'on a trop négligé dans nos églises ces besoins des âmes recueillies et intimes qu'elles se tournent vers les ouvrages que je viens de désigner. Elles ont bien trouvé dans notre littérature religieuse les vérités fondamentales de la foi, clairement exposées, mais non appliquées avec assez de connaissance du cœur humain à ses besoins les plus profonds, à ses maladies si variées, aux délicates nuances de ses penchants, aux subtils

a. Préface de *l'Histoire de la famille Fairchild*. Neuchâtel, chez J.-P. Michaud. Auguste Rochat, (1789-1847), précise que l'ouvrage qu'il préface a été traduit par une des ses filles, et il exprime le souhait qu'elle se charge ensuite de *La vie Chrétienne* de Leighton, dans la mesure où le public fera bon accueil à sa première production. Quoiqu'il en soit, ce fut Louis Bonnet lui-même, en collaboration avec sa femme Julie, qui traduisit Leighton; Bonnet est donc également l'auteur des *notes du Traducteur*. (ThéoTfX)



retranchements où il se réfugie devant la vérité divine.

Convenons-en de bonne foi, à cet égard les auteurs catholiques vraiment pieux, un Fénelon, un Kempis^a sont nos maîtres. Rien n'égale l'habileté avec laquelle ces hommes, appliqués à l'étude de leur propre cœur, en analysent tous les mouvements, en disèquent toutes les fibres. On ne peut lire quelques pages de leurs écrits sans faire en soi-même avec étonnement de nouvelles découvertes que l'on n'avait pas même soupçonnées. Certes, c'est là pour la vie chrétienne un immense avantage. J'ai vu des chrétiens élevés à cette école, accoutumés à se rendre compte des plus légers mouvements de leur cœur et à les condamner en eux, éprouver plus de douleur, plus de vraie repentance d'une *pensée* ou d'une *impression* répréhensible, que d'autres, d'ailleurs fidèles, n'en ressentent après avoir commis un grave péché.

En faisant cet aveu, nous croyons avoir rendu le plus bel hommage possible à la tendance religieuse que nous nommerons, dans un bon sens, le mysticisme religieux.

Mais voici le revers de la médaille, voici le danger. Ces écrivains peu familiarisés avec la Bible, peu nourris de ses enseignements sains et solides, ne la regardant même pas comme la source unique de la vérité ; ces écrivains, après avoir découvert à l'âme toutes ses maladies, lui offrent souvent de faux remèdes. — D'abord, ils l'accoutument à regarder sans cesse à elle-même, et peu à l'œuvre de la grâce en elle ; à s'observer, à s'épier pour ainsi dire, à s'écouter penser, — et peu à regarder à Jésus, le

a. Je nomme ainsi, selon l'usage, l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, bien qu'il soit à peu près démontré aujourd'hui que ce livre n'est pas de lui.



Chef et le Consommateur de la foi. Ils l'habituent à donner au moins autant d'importance à certaines voix intérieures qu'il faut, selon eux, écouter et suivre en chaque occasion, qu'aux enseignements positifs de la Parole de Dieu écrite. Il ne s'agit de rien moins que d'une sorte de révélation intérieure et continue, qui tend insensiblement à faire mettre de côté la révélation *seule* authentique de Jésus-Christ dans son Evangile. Que de périls dans cette voie ! Qu'il est inévitable à l'homme de prendre fréquemment les suggestions de son propre cœur pour la voix de l'Esprit de Dieu !

Mais ce n'est pas là encore le côté le plus dangereux de cette tendance. Trop *spirituels* pour adopter la grossière erreur de leur église qui enseigne le salut par les œuvres, ces hommes pieux n'ont pu s'en affranchir assez pour rejeter, quant à la doctrine fondamentale de la justification, les décrets du Concile de Trente, qui confondent la justice de Christ *imputée* au pécheur par la foi, et la justice intérieure et pratique produite en lui par la sanctification de l'Esprit. Dans les ouvrages catholiques que nous avons en vue, il n'est question que de la dernière, jamais de la première ; de Christ *en nous*, jamais ou très rarement de Christ *pour nous* ; de la justice toujours imparfaite que l'homme acquiert avec le secours de Dieu, jamais de la justice parfaite que Jésus lui a acquise sur la croix. C'est alors le salut, non par les œuvres, si l'on veut, mais par la sanctification, ce qui, dans un sens plus relevé, revient au même. Ce n'est plus Dieu *déclarant* juste (justifié) le pécheur qui croit, en lui imputant les mérites de Christ ; c'est Dieu, faisant abstraction de l'expiation et *aidant* l'homme à devenir juste (sanctifié) en lui-même.



Certes, ce serait bien mal comprendre la vraie doctrine de la justification que de l'accuser d'impuissance à produire ensuite la sanctification ; non, celle-ci est *inséparable* de celle-là, mais elle en est *distincte* ; quiconque les sépare n'enseigne qu'une demi-vérité, c'est-à-dire, une erreur ; mais aussi quiconque les confond déroge à la justice et aux mérites du Sauveur, et prive les âmes d'une grâce immense, cause de leur réconciliation avec Dieu et source de leur paix intérieure.

C'est ce dernier tort que l'on peut sans injustice reprocher aux écrivains catholiques dont nous avons parlé ^a. Ils ne présentent Christ aux hommes pécheurs que pour provoquer leur union avec lui, jamais pour leur faire chercher en lui un répondant auprès de Dieu. Ils ne parlent de sa croix que pour nous exhorter à la porter nous-mêmes à sa suite ; jamais pour nous y faire trouver le signe d'une rédemption accomplie et d'un salut tout gratuit ^b.

De là le manque de paix, de joie et d'assurance chrétienne dans les âmes nourries de cette doctrine. Elles travaillent beaucoup sur elles-mêmes, cela est vrai ; mais elles n'arrivent jamais à la pleine « liberté des enfants de Dieu. », parce qu'on leur dit : devenez saintes et vous serez sauvées, tandis que l'Évangile leur répète à chaque page : Vous êtes sauvées, devenez *donc* saintes. Ainsi, non pas *pour*, mais *parce que*. La différence est immense, radicale ; les doctrines de l'Évangile et les besoins de nos âmes le

a. Je restreins à dessein ce jugement, qui ne saurait s'appliquer aux écrivains catholiques de Port-Royal.

b. Singulier rapprochement ! Fénelon et Kempis font, par un instinct d'église, ce que Menken et surtout le grand Schleiermacher ont fait plus tard par système. Et pourtant, Menken juge Fénelon avec une grande sévérité ; mais c'est parce qu'il accuse ce dernier de ne pas fonder ses enseignements sur la Bible.



proclament également haut. – En résumé, nous croyons que les œuvres spirituelles de Fénelon, l'Imitation de Jésus-Christ, et tous les ouvrages de cette tendance, peuvent être lus avec profit par les *chrétiens éclairés* qui apprendront dans cette étude à mieux connaître leur propre cœur ; mais il faut pour cela qu'ils aient soin d'invertir l'ordre des idées, de mettre au commencement ce que ces livres mettent à la fin, ou mieux encore, de transporter tous ces matériaux sur un autre fondement le seul qu'on puisse poser, *Jésus-Christ crucifié*. Quant aux âmes qui ne connaissent point encore, même en théorie, l'Évangile de la grâce, notre conviction profonde est que ces lectures leur sont nuisibles. Elles n'y puiseront aucune connaissance claire de la vérité, elles seront sans cesse affirmées dans la grossière erreur qu'elles peuvent se sanctifier elles-mêmes *pour être sauvées*, elles y nourriront un besoin de sentimentalité mal entendue et finiront par désapprecier l'Évangile qui leur paraîtra *trop simple* pour leur goût faussé.

A l'autre extrémité du domaine chrétien, mais encore dans l'enceinte de ce domaine, je vois se dresser un dogmatisme étroit et sec, qui compte les doctrines nécessaires au salut comme il en ferait d'une règle d'arithmétique, pour qui chaque vérité a un sens aussi déterminé qu'une figure de géométrie, ni plus, ni moins ; qui, avec un empirisme sans exemple, même dans la médecine, applique à chaque âme et à chaque maladie de l'âme le même remède, je veux dire les mêmes paroles. . . — Est-il étonnant que les hommes qui ont regardé plus avant dans les mystères si variés et si profonds de leur propre cœur, de leur conscience, de la nature, de la révélation, se détournent non satisfaits de ces ruisseaux avares des eaux vives, pour chercher quelque Béthesda



où ils puissent se plonger tout entiers ? De là, redisons-le, la faveur, de cet autre genre de littérature religieuse que nous avons tâché de caractériser.

Il serait donc essentiel au développement de la vie chrétienne qu'on pût lui offrir de plus en plus une nourriture à la fois saine et abondante. Certes, je suis loin de prétendre que nous manquions entièrement de bons livres d'édification, même en dehors de la forme la plus commune de nos jours, celle du sermon. Mais je ne crois pas affirmer trop en disant que l'œuvre de Leighton remplira une lacune large et profondément sentie.

Un premier mérite que nul ne lui contestera, et qui fait un contraste frappant avec les livres catholiques, c'est celui d'être entièrement, exclusivement biblique. La sagesse humaine, même lorsqu'elle est christianisée, reste toujours sagesse humaine. Il n'y a d'entièrement vrai que la Parole de vie. Or, c'est à cette source seule que puise le pieux et savant archevêque ; il y puise à longs traits, il va jusqu'au fond, et le vase dans lequel il présente aux âmes ces eaux vives en est si rempli, qu'il déborde de toutes parts. La forme même de ce livre, qui n'est que l'exposition complète d'une portion importante des Ecritures, favorise singulièrement cette excellente qualité de notre auteur.

En retravaillant ce livre pour le mettre à la portée des lecteurs français, nous avons été vivement frappé d'un autre des caractères qui distinguent l'auteur : c'est ce que nous appellerions volontiers l'*intégrité* des doctrines. Par où nous n'entendons pas seulement une pureté que ne ternit aucun alliage d'opinions humaines, ni de tendances étroites et sectaires ; mais le fait que l'auteur adopte,



expose *tout entière* chaque vérité révélée. Il a toujours le courage (car pour cela il faut du courage) d'aller jusqu'au fond et jusqu'au bout. La plupart des vérités révélées sont en directe opposition avec les opinions ou les préjugés préconçus de la sagesse des hommes ; la preuve, c'est que la sagesse de Dieu est folie pour l'homme naturel, parce que son « entendement est obscurci de ténèbres. »

Or, plus ces vérités sont poussées jusqu'à leur dernier terme, plus cette opposition est criante. De là la tentation bien naturelle, mais aussi bien fâcheuse, à laquelle succombent un grand nombre de théologiens, de chercher à adoucir le contraste, à faire avec la sagesse du siècle une sorte de compromis au moyen de concessions plus ou moins importantes. Ces concessions ne consistent pas précisément dans la négation de telle ou telle doctrine ; mais on consent à modifier la vérité, à lui ôter ce quelle a d'acerbe, à ne pas la suivre jusque dans ses dernières conséquences. Où sont aujourd'hui les livres d'édification qui peignent à l'homme la corruption radicale de sa nature, avec la hardiesse et dans les termes absolus qu'emploie saint Paul dans les deux premiers chapitres de l'épître aux Romains ? Qui parle comme lui de la colère de Dieu se manifestant du ciel sur l'impiété des hommes qui retiennent la vérité captive dans leur injustice ? Qui ose encore proclamer la grâce comme l'élection éternelle du Père, comme don du salut parfaitement gratuit, parfaitement indépendant des œuvres humaines, comme embrassant la vie entière du pécheur, comme fondement pour lui d'une inébranlable assurance de la félicité éternelle ? Ou, si l'on expose franchement ce côté-là de l'œuvre de la grâce, combien ne laisse-t-on pas dans l'ombre tel autre



point de vue non moins important de cette œuvre ! La repentance est-elle encore ce long et pénible labeur de la conscience, ce douloureux enfantement d'une âme à la vie du ciel, cette humiliation permanente, cette crainte, ce tremblement du pécheur devant le Dieu trois fois saint, qui, bien qu'il soit réconcilié par le sang de la croix, le retient pourtant toute sa vie dans le sentiment profond de son néant, dans la conviction qu'il a besoin chaque jour de repentance et chaque jour de grâce et de pardon ? L'œuvre de l'Esprit de Dieu est-elle bien encore cette création d'une vie toute nouvelle qui a horreur du moindre contact avec la souillure ; qui s'affranchit par degrés de tout péché à force de renoncements et de crucifiements ; qui ne place, en un mot, le terme de la carrière nulle part en deçà de la sainteté ?

Je pose ces questions : je n'ai point la prétention de les résoudre, ni surtout de porter un de ces jugements toujours injustes par cela seul qu'ils sont universels. Mais j'avertis les chrétiens qui prendront en main ce livre pour y puiser de l'édification qu'ils y trouveront ces vérités de la foi dans toute leur intégrité, suivies et développées aussi loin que les conduit la Bible, sans aucun ménagement pour les prétentieuses susceptibilités d'une raison orgueilleuse, ni pour les penchants d'un cœur charnel et encore attaché au monde. Loin de croire devoir justifier ce caractère du livre de Leighton, c'est principalement pour ce caractère même que le traducteur a consacré un temps précieux (précieux surtout parce que c'était un temps d'épreuve) à le rendre accessible aux chrétiens des églises françaises.

Enfin, j'ajoute que, dans les applications de la vérité ainsi



conçue et adaptée aux besoins divers des âmes, l'auteur, instruit par sa propre expérience et par une longue pratique du ministère de la Parole, fait constamment preuve d'un discernement des esprits aussi délicat que profond, dispensant les choses spirituelles à ceux qui sont spirituels, et nourrissant de lait ceux qui ne peuvent supporter le pain des forts. En même temps, il n'a point égard à ceux-là seuls qu'il suppose déjà entrés dans le bercail, mais on verra combien fréquemment ses entrailles s'émeuvent par les étreintes de la compassion et de la charité pour ceux qui errent encore dans le désert, cherchant à étancher leur soif aux citernes crevassées où ne se trouve point d'eau. C'est là la pierre de touche à laquelle le ministre de Jésus-Christ, et en général tout chrétien, peut éprouver la sincérité de son amour.

Quant à l'exécution de ce travail, ceux qui possèdent le livre original jugeront de la transformation qu'il a subie. Leighton a écrit, sur la première épître de Pierre, un commentaire, dans la forme ordinaire de ce genre d'ouvrages, avec cette différence qu'il divise ce qu'il a à dire sur chaque verset en quelques pensées principales tirées du texte, et qu'il développe ensuite. Pour rendre ce travail plus facile à la lecture, nous l'avons coupé en sections, dont chacune a son titre indiquant le sujet général, puis on a suivi scrupuleusement les divisions de l'auteur dans le développement des idées. — Ce livre, il faut l'avouer, a, dans l'original, le défaut de tous les ouvrages du temps (1611-1684), celui de renfermer des longueurs plutôt nuisibles que favorables à l'intelligence et à l'impression du sujet. Pour obvier à cet inconvénient, nous avons fait subir à la traduction de nombreux retranchements partout où ils n'affectaient point la richesse de la pensée.



Veuille l'auteur de toute grâce, le Père des lumières, poser sa bénédiction sur ce travail, et le faire servir à la conversion ou du moins à l'affermissement et à la consolation de beaucoup d'âmes !

Francfort, le 21 décembre 1843.

L. BONNET.